



## SERGIO LARRAIN, L'ERMITE DU PHOTOREPORTAGE

RAFAEL PIC

*Une monographie et une exposition rendent hommage, un an après sa mort, au plus mystérieux des photographes chiliens.*

Les grands photographes ont souvent des biographies pleines de bruit et de fureur : on y entend le fracas des guerres, des révolutions, des voyages insensés. Celle du Chilien Sergio Larrain (1931-2012) suit ce modèle dans sa première partie. Rejeton de la grande bourgeoisie de Santiago (son père fut Prix national d'architecture), il multiplie les expériences (il étudie l'ingénierie forestière à Berkeley, se rêve flûtiste, parcourt l'Europe et le Moyen-Orient) avant de se lancer dans la photographie. Il y fait une percée éclair. Le MoMA de New York lui achète quelques images et, dans la foulée, il entre à la mythique agence Magnum alors qu'il n'a que 28 ans. Pendant quelques saisons, Larrain parcourt le globe. Il est chez les mafieux de Sicile, les paysans de Colombie, il suit les combats de la Casbah d'Alger, rencontre Pelé au Brésil. Puis fatigué de ce

mouvement brownien, il change subitement de cap. Marié et père de famille, il choisit de s'isoler dans l'atmosphère desséchée du désert d'Atacama. Entretenant un autre voyage immobile, il se lie à des gourous, goûte au peyotl, noue un rapport durable avec le yoga et les philosophies orientales. Devenu une sorte de Salinger, rétif aux rencontres et aux déplacements, il ralentit sa production photographique. Dans les dernières décennies de sa vie, hormis un sujet sur Pablo Neruda et sa maison d'Isla Negra, il se limite à des sortes de haikus, instantanés d'objets et d'atmosphères dont il fait des collages avec ses propres textes. Du fait de sa retraite, Larrain tombe dans l'oubli. Il n'en sort que par intermittences, notamment en 1999 grâce à l'exposition de l'IVAM à Valence, en Espagne. Sa mort précipite sa reconnaissance : 2013 voit se succéder un hommage aux Rencontres d'Arles, une exposition à la Fondation Henri Cartier-Bresson (lequel fut son tuteur chez Magnum et pour qui il éprouva toute sa vie une vive admiration) et une ambitieuse monographie. L'exposition permet de voir en grand les tirages et de découvrir ce que le papier ne peut conserver : l'image animée. Le film consacré aux enfants abandonnés de Santiago, vivant dans des cahutes de carton et traversant les flots boueux du río Mapocho, offre ainsi cinq minutes d'émotion. Le livre permet de plonger plus avant dans ce parcours atypique, offrant le nécessaire sas de méditation. On y entre comme dans un tunnel, par une galerie de lettres tapées à la machine, bourrées de coquilles et de notes manuscrites, qui donnent de la chair à Larrain. On se l'imagine dans sa cahute battue par les vents, s'escrimant sur sa vieille Remington dont il manipule les touches avec un seul doigt. Des heures passées à donner des conseils à un jeune photographe ou à expliciter certains points de sa trajectoire à Agnès Sire, commissaire de l'exposition, qui a été en contact avec lui pendant près de trente ans... Suivent les sujets qui ont fait sa notoriété : les villages de l'altiplano bolivien, faces cuivrées, portes coloniales et misère quotidienne ; le *Londres pressé* de 1958, imbibé de smog et de solitude ; le *Grand Sud italien* ; et son *Everest, le portrait de Valparaíso*. Le port du Pacifique y éclate en format vertical, avec ses cargos dans une lumière blafarde, ses escaliers interminables, ses bars à filles et à miroirs. Un opus décliné en onze années (1952-1963), qui fut à la fois son banc d'essai et son chant du cygne. Nous irons à Valparaíso... ●

### SERGIO LARRAIN,

sous la direction d'Agnès Sire, texte de Gonzalo Leiva Quijada,

éditions Xavier **Barral** 2013, 400 p., 65 €

### SERGIO LARRAIN, VAGABONDAGES

Du au 22/12/2013

Fondation Henri Cartier-Bresson - 2, impasse Lebourg, 75014 Paris,

[www.fondation-hcb.fr](http://www.fondation-hcb.fr)